

Un jeune homme des années cinquante
victime de la polio, l'épidémie oubliée

Marche ou crève



Edmond Cornet à l'hôpital
militaire d'Etterbeek,
sorti du poumon d'acier.
Probablement en 1954.

Bien avant le covid, un virus redoutable a circulé en Belgique, causant des milliers de morts. Parmi les survivants de la polio, beaucoup sont restés handicapés à vie. Edmond Cornet, jeune militaire belge contaminé à l'été 1953, fut l'un d'entre eux. Près de septante ans plus tard, un énigmatique « poumon d'acier » croisé dans un musée a poussé son fils, journaliste, à rechercher les traces de cette épidémie oubliée. Une quête à la fois intime, historique, géographique. Qui l'a mené à Verlaine-sur-Ourthe, le village des origines familiales, dans une Ardenne où rôde encore l'ombre de la guerre.

Cela devait être il y a huit ou neuf ans. Dans un musée londonien, après la visite d'une expo décevante sur les pharaons, une déambulation dans les vastes couloirs récitant l'ex-Empire britannique, je me plante devant une large cage de verre protégeant un étrange engin aux courbes barbares. *Un poumon d'acier*, invention américaine des années 1920. On dirait une essoreuse géante mais placée à l'horizontale. Un cliché noir et blanc vintage apposé à la vitre montre comment le corps d'un malade de la poliomyélite est intégralement allongé dans la carcasse métallique. Seul le visage dépasse du tube. Afin que le diaphragme paralysé par le virus potentiellement mortel soit stimulé par la machine et fasse respirer mécaniquement les poumons.

Ce n'est pas comme si j'assistais en ce moment-là à un exposé visuel sur le choléra ou la peste : mon père a attrapé la polio durant l'été 1953, à l'âge de 19 ans. Il a passé 25 mois à l'hôpital et a miraculeusement survécu. Mon père en a gardé des séquelles importantes aux jambes. Celles qui dessinent une démarche d'oiseau cassé, gravées à jamais, quelque part dans les voies sombres de mon cortex flottant.

Je voudrais toucher ce poumon d'acier et peut-être même, entrer dedans. Histoire de me rapprocher de la dépendance, de la claustrophobie et de tout le reste.

Quelques semaines après cette brutale confrontation, j'embarque une caméra pour le village paternel — Verlaine-sur-Ourthe, province de Luxembourg — à la recherche de traces. Le premier d'une dizaine de reportages impulsifs menés au gré des saisons. Comme si la vérité était dans la glaise même, le bitume et les façades, de cette communauté de quatre cents âmes.

Je pense au bouquin de Philip Roth, *Némésis*, paru en 2010 et qui raconte l'irruption d'une épidémie de polio dans le New Jersey en 1944. Qui saisit d'effroi toute une communauté.

La polio est une maladie infectieuse aiguë et contagieuse causée par ce qui s'appelle un poliovirus. Au moment de son pic, dans les années 1940 et 1950, la polio est la cause de la mort et du handicap, chaque année, d'un demi-million de personnes sur la planète.

Lorsque j'ai lu le livre de Roth, j'ai eu d'emblée le sentiment très fort d'être dans une histoire complètement parallèle à celle de mon père. Dans un champ de cruauté comparable entre les deux continents, à une dizaine d'années d'écart. Au mieux, on en garde des séquelles douloureuses — comme le *singer-songwriter* Neil Young qui chope le virus en 1951 —, au pire on meurt d'étouffement puisque le poumon d'acier actionnant la respiration du malade ne suffit plus.

Mais il aura peut-être fallu une cheville fracturée, et l'immobilisation de tout un été, pour que je me décide à replonger vraiment dans cette histoire-là. Juillet 2022, allongé dans la salle d'opération, en attente de la piqûre qui plonge dans le sommeil avant la réparation de la fameuse cheville, je fixe la blancheur des néons décorant les plafonds. Je pense à mon père. Il avait 19 ans, j'en ai 63. Mais lui, c'était du sérieux. Plus de deux années d'hôpital. Le poumon d'acier, l'incertitude de pouvoir marcher à nouveau.

Me revient, entre autres, ce souvenir d'un camp scout où le jour de visite des parents (le 21 juillet, date de mon anniversaire), le jeu consiste à se mettre sur les épaules du père pour affronter les autres tandems. J'ai 12-13 ans — il existe une photo de ce moment — et je grimpe sur le cadre d'un oncle, celui de mon père n'étant pas praticable pour le combat ludique.

C'est dur de le voir marcher de façon blessée et maladroite si caractéristique de ceux atteints par le virus. Il utilise les béquilles, puis il y a le passage à la chaise roulante. Je ne suis pas sûr que gamin, j'en comprends immédiatement la souffrance, morale ou physique. Il a sans doute fallu passer l'adolescence et voir les pères de mes copains et



Toujours à l'hôpital militaire d'Etterbeek, toujours vers 1954.

C'est dur de voir mon père marcher de façon blessée et maladroite si caractéristique de ceux atteints par le virus. Il utilise les béquilles, puis il y a le passage à la chaise roulante. Je ne suis pas sûr que gamin, j'en comprends immédiatement la souffrance, morale ou physique.

ceux de ma famille ardennaise et bruxelloise, pour mesurer l'impact de l'insidieuse maladie.

À l'automne 1977, la télé familiale d'Etterbeek — où j'habite un appartement social avec mes parents — crache un morceau de l'anglais Ian Dury, l'improbable tube *Sex & Drugs & Rock'n'Roll*. Dury (1942-2000) est un personnage de cabaret, un excentrique grand d'un mètre soixante, sorte de Bertolt Brecht *street* revu par Dickens et le cockney londonien. Bon, Dury a aussi attrapé la polio à l'âge de 7 ans, lorsque l'épidémie frappe de plein fouet la Grande-Bretagne en 1949. Son côté gauche s'en souvient : bras, jambe et épaule sont grandement diminués. Et quand Dury présent ce soir-là sur l'écran, en tee-shirt, montre à la vue de tous son bras atrophié, mon père est surpris, choqué, bouleversé. « *Il ne faut pas montrer ça dans une chanson à la télévision. Non, il ne faut pas montrer ça...* »

Je ne dis rien, j'ai 18 ans, suis abasourdi qu'au fond, de toute cette époque névrotique autour du punk, c'est cela qui frappe mon père : une séquelle de polio. Je vais bientôt comprendre, sans doute lorsque je le surprends — il était pudique — occupé à enfiler un pantalon. Et découvre que l'une de ses jambes est comparable au bras de Dury : comme le rescapé d'un camp de la mort qui ne dirait pas son nom. Je dois avoir une dizaine d'années et il m'explique alors le processus viral original : de la forte fièvre, un affaiblissement général, la perte de sensation dans les jambes surtout, mais aussi le blocage des fonctions respiratoires. Le diaphragme est paralysé. Insuffisance de la ventilation pulmonaire : ne plus respirer, c'est évidemment mourir.

Le village secoué

Verlaine-sur-Ourthe. Décor champêtre avec château local inclus. Une rue principale qui fait benoîtement le tour du patelin. Une école primaire, une église, un cimetière, quelques commerces. Des fermiers bien sûr qui cultivent sur les plaines de l'Aisance proche, mais aussi beaucoup d'ouvriers qui *montent* travailler en train à Liège, 40 km au nord. Souffle doux de l'après-guerre, l'été s'annonce fruité. Un jeune homme du village est mal. Mauvaise grippe ? Quelques jours plus tard, une ponction lombaire libère le diagnostic : poliomyélite. L'effroi personnel et familial sonne comme un coup de tonnerre dans le ciel des débütantes années 1950.

Edmond. Initialement beau et sympathique gosse fêtard. Qui rentre le lundi à l'aube — en ces temps-là, les bals wallons ont lieu le dimanche soir — en vélo incertain par chemins campagnards. En tournant les premières interviews de villageois, contemporains de mon père, à Verlaine-sur-Ourthe, au printemps 2016, je rencontre un ancien voisin des Cornet, René Collignon. Il restitue le contexte : « *Le bal se faisait avec orchestre. Souvent avec un accordéon, une batterie, un saxo et parfois un violon. Beaucoup de musette hein, de la polka, des slows et de vieilles danses.* » Mon père en revenait après quelques verres. Un café fort et un peu d'eau fraîche — pas de salle de bain chez mes grands-parents, un évier sans eau chaude dans le couloir — et il prend le train vers Liège où il étudie l'électricité. Cahiers d'école professionnelle retrouvés. Schémas techniques à l'encre, impressionnants de soin et de précision. Très entouré par des parents ardennais aimants et deux jeunes frères jumeaux qui ne se ressemblent nullement. Freddy (Robert au civil) est mort en 2018. Roger est parti en janvier 2024. J'ai enregistré leur parole.

Roger : « *Ton père était un grand sorteur. Il avait l'habitude de revenir du bal, le lundi matin, quand nous nous levions et prenions le petit-déjeuner.* »



Edmond Cornet en costard dans la plaine de l'Aisance.

L'autre frère, Freddy Cornet, précise : « Il n'était jamais à la maison. Mes parents ne savaient pas les trois quarts de ce que faisait Edmond ».

La maladie chamboule tout. Roger encore : « Ton père ne parlait jamais de la polio. Il semblait toujours être de bonne humeur, optimiste. Mais quand on a appris qu'il avait attrapé cette maladie en juin 1953, qui ressemblait d'abord à une mauvaise grippe, tout le village a été secoué. Cela a été très dur, en particulier pour nos parents. Ton grand-père le montrait moins que ta grand-mère mais bon, le choc était là... »

Roger rapporte la mutation radicale sur la vie familiale. « En alternance avec mon frère Freddy, j'accompagnais une fois sur deux mes parents pour aller voir Edmond hospitalisé à Bruxelles. Pendant plusieurs semaines, on n'a pas pu entrer dans la chambre parce qu'elle était placée en milieu stérile.

On le voyait par une fenêtre, depuis le couloir. C'était bref et très dur. Et on ne savait pas s'il allait s'en tirer ou s'il pourrait un jour remarcher. »

De quelques années plus vieux que papa, René Collignon se souvient, ému, du choc de l'arrivée de cette inconnue cruelle, la polio. Et du désarroi qui s'en suit dans la petite communauté ardennaise. Ai aussi parlé plusieurs fois à Florette, 97 ans aujourd'hui. Un peu plus âgée que mon père, elle était proche de la famille Cornet. Observait ses bringues du weekend, voyait beaucoup mes grands-parents. Comme tous les Verlainois, Florette est marquée par l'irruption du virus : « Sa polio a fait un boum dans le village parce que personne dans les environs n'avait eu cette maladie. En 1953, les gens n'avaient pas l'information d'aujourd'hui. Le poumon d'acier et tout, ça a été toute une affaire... »

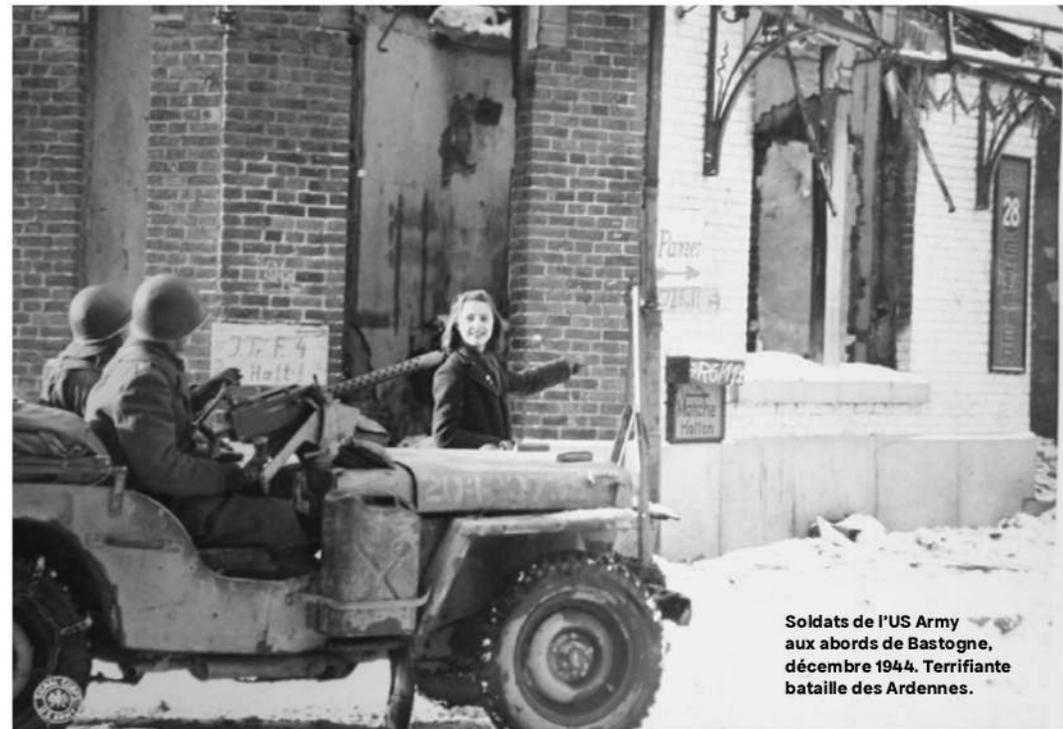
Commencer par la guerre

Le traumatisme ne peut se saisir pleinement qu'en regard d'une époque, encore marquée par le souvenir de la guerre toute proche. Au village, Florette raconte très bien, de ses yeux bleus océaniques et d'un accent coupé à la tronçonneuse wallonne, la température du Verlain de 1940-1945. Les Allemands y passent, irrégulièrement, à la recherche « de résistants et de réfractaires au travail obligatoire en Allemagne ».

Mon père est fasciné par l'arrivée de l'armée US à l'hiver 1944 : c'est la première fois qu'il voit un Noir. Il est aussi bluffé par les ricains suréquipés qui distribuent généreusement chocolats et cigarettes. Le catering US est installé juste derrière la maison de mes grands-parents : quand ils n'emmenent pas mon père partager la bouffe, les boys ramènent de la nourriture dans ma famille.

Les GI's font les allers-retours de Verlain à Bastogne, de l'arrière au front, essentielle *Bataille des Ardennes* sur la route de l'Allemagne. Il fait - 25°C, les Américains reçoivent l'hospitalité des Ardennais, s'entassant dans les maisons, les écoles, les bâtiments publics. Partout où il est possible d'échapper aux blessantes morsures du gel et du vent. Les uns ne parlent évidemment pas la langue des autres, mais la communication se construit sur le désir de liberté enfin possiblement revenue. Mon père (dans une archive vidéo filmée en 2001, trois ans avant sa mort) : « J'avais 10 ans en 1944. Je pense qu'ils étaient bien une vingtaine de soldats à s'entasser dans notre maison. Quant à notre famille, nous vivions à cinq dans une seule chambre, histoire de laisser les deux autres chambres pour les Américains. Ils étaient dans leur sac de couchage, dormant partout. Dans la cuisine, le salon, le couloir même. Je me souviens de quelques prénoms : Danny, Johnny, Jo. Ils sont restés deux semaines, puis sont partis au front. Et puis, ils ont continué leur chemin vers l'Allemagne, vers Berlin.

Mon père est fasciné par l'arrivée de l'armée US à l'hiver 1944 : c'est la première fois qu'il voit un Noir. Il est aussi bluffé par les ricains suréquipés qui distribuent généreusement chocolats et cigarettes.



Soldats de l'US Army aux abords de Bastogne, décembre 1944. Terrifiante bataille des Ardennes.

On n'a jamais su qui avait survécu de tous ces jeunes types qui avaient le plus souvent 19-20 ans. Deux, trois d'entre eux se débrouillaient en français. Après la guerre, mon père a envoyé quelques lettres aux États-Unis mais on n'a jamais eu de réponse... »

Toute ma jeunesse, lors de multiples séjours chez mes grands-parents hospitaliers, tout en remarquant les anciens obus en cuivre transformés en objets de décoration — genre vase à fleurs... — je mange avec des couverts légers, en plaquage d'étain, marqués par le sigle de l'US Army. Surplus d'équipement laissés derrière eux par les soldats américains. Quand l'histoire s'invite au quotidien de la bouffe.

Chez mes grands-parents, couché sur un divan carmin face à l'appui de fenêtre du salon. Je m'y réfugie à l'abri de l'été chaud, surtout pour lire de la BD. À chaque visite, trône toujours la photo de mon père à l'hôpital. Cela doit sans doute être à la fin de sa revalidation, il est debout dans l'un des couloirs de l'hôpital militaire. Lui, mince d'origine, a grossi : l'interminable immobilité bien sûr, mais aussi les pâtisseries et gâteries que mes grands-parents apportent à chaque visite dominicale. Construit à la fin du XIX^e siècle, l'hôpital militaire de l'avenue de la Couronne à Bruxelles sera longtemps considéré comme un modèle de modernisme médical avant d'être déclaré obsolète en 1974. Et d'être délaissé pendant vingt-cinq ans. Puis réhabilité en logements et bureaux. Et resto chic actuel via le *Comptoir Rodin*. Savent-ils, les clients comme les proprios, que dans ces locaux, la polio s'était répandue au début des années 1950 ?

Faut sauver le soldat Cornet

Mon père était conservateur, pas au sens politique. Il a gardé nombre de documents. Notamment ceux concernant sa polio et le rapport à l'armée qui forment une centaine de pages. Ils permettent de préciser et de dater les faits. Quelques semaines après avoir été diplômé de l'École de Mécanique de Liège, section électricité, Edmond Cornet s'engage début juillet 1952 pour trois ans à l'armée belge. La solde est supérieure à celle du service militaire, moins long mais moins bien payé. Il se retrouve simple trouffin dans une escadrille d'aviation, le 1^{er} *Wing de Chasse*, à Beauvechain, en Brabant wallon. J'ai toujours pensé que ce choix de l'armée avait un rapport direct avec sa rencontre quelques années auparavant avec les GI's venus libérer l'Europe. Peut-être le prestige de l'uniforme. Et je crois que cela tient aussi à une forme d'esprit d'équipe. Celle qui animait déjà la bande de copains du village et qui, plus tard, fera d'Edmond Cornet, malgré les béquilles, le secrétaire d'un club de foot amateur proche de notre appartement d'Etterbeek, commune bruxelloise. Où se tient chaque semaine après le match la troisième mi-temps. Malgré son handicap, l'esprit de fête et de camaraderie ne quittera jamais mon père. Il se débrouille pour rentrer tard le soir, au volant de sa VW Coccinelle aménagée (la pédale d'accélération est remplacée par un câble à portée de main), la nuit. Et alors que je dors, comme ma mère, dans la seule grande chambre de l'appartement coupée en deux, flotte l'odeur des frites...

Dans les archives paternelles, j'ai retrouvé de nombreux courriers échangés avec l'armée, avant, pendant et après l'hospitalisation de mon père pour cause de polio : du 4 juin 1953 au 29 juillet 1955. Pendant plusieurs semaines, le pronostic vital est — selon la formule — engagé. Les feuilles exhumées, froides, totalement non-empathiques, rédigées dans le style impersonnel de l'administration, sont aussi le témoignage d'un homme face à l'absurdité de règlements multiples. Désormais handicapé, Edmond Cornet ne représente plus guère d'utilité aux yeux du commandement militaire. Que faire des soldats comme lui, qui ne peuvent plus courir et donc combattre en pleine guerre froide ? La courageuse armée belge ne semble nullement préoccupée par la polio et ses victimes qui s'additionnent dans une large obscurité médiatique. Le public belge n'a pas forcément connaissance de cet état de fait.

C'est par René Collignon que j'apprends ce dont mon père ne m'a jamais parlé : voyant son séjour hospitalier se prolonger, l'armée belge songe purement et simplement à ne pas renouveler son engagement. « Ton père se serait retrouvé sans rien. Vu son handicap, il ne pouvait plus travailler comme électricien et aurait été complètement désarmé, sans aucun avenir. » Parmi les documents conservés par mon père, il y a plusieurs lettres de la main de mon grand-père, Jules Cornet (1897-1975). Cet ancien prisonnier de la Grande Guerre va tout faire pour sauver son fils aîné du néant. Il n'est pas un homme d'influence, un homme en vue, un homme à connexions. Mais il contacte un proche de proche, *colonel honorifique*, pour que ce dernier tente d'intervenir. D'où cette missive datée du 28 mars 1955, destinée à un général, non identifié. Elle est manuscrite et incarne aussi le style hiérarchique d'une époque, pas vraiment révolue. Le colonel écrit quelque chose comme « il faut sauver le soldat Cornet ». Il obtiendra — partiellement — raison.

La vie au cimetière

Ai donc été baptisé, doublement communié, écolier pendant douze ans et scout de la même espèce catholique. Morphologiquement dénué de toute foi religieuse, m'ennuyant y compris aux messes *pop* d'une église belge désertée par la jeunesse, me suis assez rapidement reconverti en futur agnostique. N'empêche que la visite d'églises m'a toujours plu, voire fasciné. L'atmosphère de pierres vampirise.

Et puis, il y a le cimetière de l'Aisance, à Verlaine-sur-Ourthe. Mon père et ma mère y sont enterrés, pas loin de l'endroit où se crashe en guerre un B52 américain qui fait alors la fascination des gamins du village. La plaine de l'Aisance consiste en quelques dizaines d'hectares dévolus à l'agriculture, essentiellement gérés par les fermes d'un hameau voisin — offrant aujourd'hui



Edmond Cornet en uniforme militaire. Sans doute en 1953, avant que la polio ne vienne bouleverser sa vie.

du Airbnb boboïsant — appelé Herbet. L'été, gamin et adolescent, mon père travaille dans ces champs-là. Un peu d'argent qu'il partage en famille. Cette plaine de l'Aisance, je l'ai beaucoup parcourue à vélo et puis avec la mobylette de mon grand-père. Sur ce dernier engin, qui frôle éventuellement les 40 km/h, mon grand-père aura une fatale crise cardiaque un jour de printemps 1975, à quelques dizaines de mètres du cimetière local. Ouh, comme ma grand-mère, il repose désormais. L'Aisance pourrait être un bout d'Ohio ou de Texas, riche en plantations : un terroir qui cultive autant le maïs que les fantasmes. Je l'ai beaucoup absorbé.

Je me rends compte que cet endroit, cimetière et Aisance, n'est pas seulement le point d'une attraction intuitive, simplement magnétique. Mais aussi qu'il me ramène sans cesse à une histoire intime. Avant de le comprendre, je me suis mis à y aller et filmer à l'instinct. Seul ou avec mes trois enfants, Léo, Justine et Charlotte, dans autant de configurations que de saisons. Les tombes gelées, les tombes aux éternelles fleurs fanées, la vieille pierraille et puis les chevaux et arbres voisins, les noms familiaux qui résonnent de lointaines mémoires. Pour y arriver, il faut suivre en haut du village une longue rangée d'arbres qui y mène, bois peut-être centenaires. *Les chênes qu'on abat* comme disait le vieil André M. Je découvre au printemps 2023 que cette élégante introduction naturelle

au cimetière a été complètement ratiboisée. Souches à nu, niant l'ancrage au vivant... Quelle raison d'abattre un tel paravent arboré aux souvenirs ? Je vais poser la question à qui de droit. Fuck.

L'Aisance et le cimetière, revisités encore et encore, ces huit dernières années, n'ont pas été les seules destinations sentimentales, patrimoniales, filiales. En me disant que si je me rapprochais du biotope de mon père, de son terreau-territoire, de certaines époques, de certaines conditions, j'accéderais à des vérités enfouies. Me suis donc rendu à plusieurs reprises à la gare de Sy — à un bon kilomètre pentu du centre de Verlaine — regarder le pont aux rouilles sans âge, qui enjambe l'Ourthe et ses humeurs brunâtres. Depuis le temps où mon père y prenait le train, la gare,

Fin juillet 2024, le directeur général de l'OMS le confirme : le virus de la polio a été détecté dans des échantillons d'eaux usées à Gaza.

hormis peut-être un changement de lettrage de panneau, a gardé la même allure de province sans flamboyance aucune. J'y ai l'impression de flotter entre le village *typique* de la campagne belge des Trente Glorieuses et la semi-grande ville qu'est Liège. Cité fréquentée par mon père, encore alors dans le flux de jouissance de l'industrialisation à succès du XIX^e siècle. Il existe une photo de mon père dans un rassemblement de plusieurs centaines d'étudiants liégeois, tous en survêtements blancs semblables. L'image procède d'une époque, je la sens comme cela, totalement optimiste, vers 1950-1951.

La campagne ? Les mouches qui font du bruit l'été et donnent une autre respiration que dans les deux appartements bruxellois d'Etterbeek. Préférence pour le second, avenue Nouvelle 171, logement social du 9^e et dernier étage, qui donne sur les moches casernes militaires d'en face. Mais qui vu la hauteur et les tentures psychés de ma chambre de 9 mètres carrés, donne aussi une perspective — via la cuisine — sur le chemin de fer qui file au centre-ville. En passant par la gare du Luxembourg, là même où mes grands-parents descendent de leur train wallon pour aller visiter mon père au tout proche hôpital militaire d'Etterbeek. Là également où mes grands-parents me ramènent des Ardennes chez pa et ma.

Dans ces allers-retours entre Bruxelles et Verlaine, entre les saisons, les fêtes, vacances et weekends, cette capitale belge encore provinciale et la campagne parfumée de tranquillité, s'est donc installée une histoire. Celle de mon père, évidemment, mais aussi la mienne. Héritière

d'un trauma dont on n'est pas d'emblée conscient — y compris à l'âge adulte — où le virus récent du covid a ramené de drôles de madeleines encombrantes.

La polio ? D'après Sciensano, le dernier cas « non importé » en Belgique remonte à 1979. Le virus est aujourd'hui éradiqué à 98-99 % selon l'Organisation mondiale de la santé (OMS), circulant encore au Pakistan et en Afghanistan, et de façon marginale (mais pas pour les gens qui le chopent) dans une vingtaine de pays africains. Avec cette soudaine et étonnante résurgence aux États-Unis. Ouh à Rockland County, dans l'État de New York, un jeune juif orthodoxe — communauté rétive aux vaccins — a été contaminé en 2022. Mais c'est de Palestine que proviennent les nouvelles les plus tragiques. Fin juillet 2024, le directeur général de l'OMS, Tedros Adhanom Ghebreyesus, le confirme dans *The Guardian* : le virus de la polio a été détecté dans des échantillons d'eaux usées à Gaza. « Un fait alarmant mais non surprenant compte tenu de l'état de démantèlement des systèmes de santé du territoire après neuf mois de guerre incessante, accuse le haut responsable onusien. En plus d'être inlassablement bombardés par Israël, les enfants de Gaza sont maintenant exposés à une épidémie majeure. » L'OMS a envoyé sur place un million de vaccins de la polio.

Août 2024, saut dans le temps et la mémoire. Mon père est mort depuis vingt ans, emporté par une broncho-pneumonie, séquelle probable de la polio. Finissant les dix dernières années de sa vie en chaise roulante puisque les béquilles pratiquées auparavant ne suffisaient plus à un semblant de mobilité. Août 2024, j'écoute la musique de Staff Benda Bilili — *au-delà de l'apparence* en lingala — le groupe congolais devenu mondialement célèbre par un documentaire présenté à Cannes en 2010. Plusieurs musiciens des Staff ont chopé la polio, condamnés à la misère d'un pays sans grande justice. Vivants longtemps dans l'ancien zoo abandonné de Kinshasa, ceux qui ont fabriqué leur propre chaise roulante à partir de vélos déclassés et de ferrailles réinventées, sont condamnés à la misère sociale et médicale. Leur musique, tactile, émouvante, s'écoute en réel jusqu'à l'os. Laissons au Staff une conclusion, selon leur chanson Polio, où la simplicité des phrases n'a que son équivalent d'humanisme conjugué au soleil brûlant de la rumba. Celui qui nous sauvera du virus ? « *Je suis né comme un homme fort, mais la polio m'a handicapé. Regarde-moi, aujourd'hui, je suis foutu, sur mon tricycle. (...) Parents, allez au centre de vaccination. Parents, ne négligez pas vos enfants. Celui qui est handicapé, n'est pas différent des autres.* » Mon père aurait aimé cette musique qui a sauvé la vie à d'autres. Issus d'autres pays, d'autres temps, d'autres cruautés. ♣

Récit publié avec le soutien du **Fonds pour le journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles**.

L'auteur remercie la **Fondation Boghossian** pour son aide à la réalisation de ce projet.